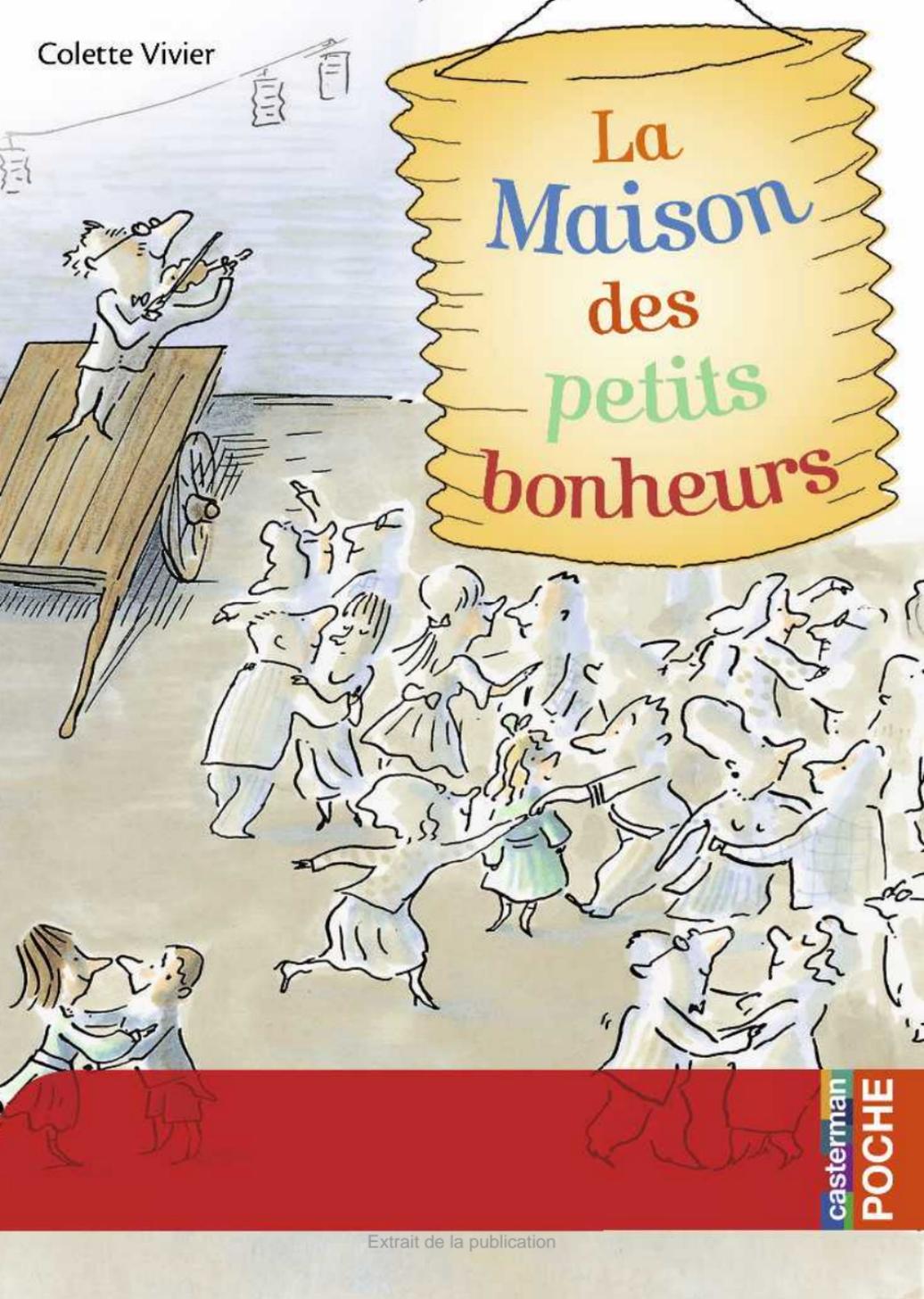


Colette Vivier



La
Maison
des
petits
bonheurs

casterman

POCHE

Extrait de la publication



La Maison des petits bonheurs

*Je m'appelle Aline Dupin; j'ai onze ans depuis le 16 août.
On habite 13 bis, rue Jacquemont, la maison qui est juste en face
de la cour du charbonnier.*

Ainsi commence le journal d'Aline, chronique d'une vie constellée de petits soucis et de craintes, de grandes joies et de petits bonheurs. On y respire le parfum d'un Paris un peu disparu et la générosité d'un écrivain qui sut si bien donner aux enfants la littérature qu'ils méritaient.

Un grand classique de la littérature de jeunesse.

SÉLECTION DU MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION NATIONALE

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
legende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

La Maison des petits bonheurs

*Édité pour la première fois en 1939,
ce texte est ici repris dans sa version intégrale.
Les prix qu'il mentionne doivent
bien sûr être réévalués.
On estime ainsi que le tablier de l'Uniprix,
gros lot de la loterie organisée par Aline,
vaudrait aujourd'hui environ 15 euros.*

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com
ISBN : 978-2-203-06687-8
N° d'édition : L.10EJDN001106.N001

© Casterman 1996, 2012 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en mai 2012, en Espagne
Dépôt légal : août 2012 ; D.2012/0053/375

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

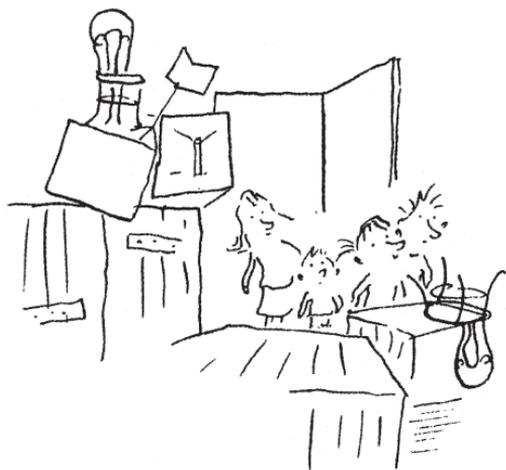
Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Extrait de la publication

Colette Vivier

La Maison des petits bonheurs



Illustré par Serge Bloch

casterman
POCHE

Extrait de la publication



MARDI 10 FÉVRIER.

Je m'appelle Aline Dupin ; j'ai onze ans depuis le 16 août. Estelle a douze ans. Riquet a six ans et demi. On habite 13 *bis*, rue Jacquemont, la maison qui est juste en face de la cour du charbonnier. C'est très commode pour papa, parce qu'il travaille chez M. Martinet, le menuisier qui a sa boutique au coin de la rue, et que ça ne lui fait pas loin à aller, mais c'est moins commode pour nous, parce que le trottoir est si étroit qu'on ne peut même pas jouer à la marelle dessus. Mais c'est comme ça.

Estelle et moi, on couche dans la chambre qui donne sur la cour, à côté de la cuisine. On a le même lit, et c'est ennuyeux, parce que Estelle me donne tout le temps des coups de pied ; et puis, elle tire le drap de son côté si bien que, quand

je me réveille, j'ai froid comme tout. Mais on rit aussi : avant de s'endormir, on se raconte qu'on est des dames et on parle de nos maris, patati, patata. Riquet nous entend (il dort dans la salle à manger) ; il crie : « Pourquoi est-ce que vous riez ? » et, comme on ne répond pas, il est furieux, il appelle maman, exprès pour qu'elle nous gronde. Et maman vient, mais, quand elle entre, on fait semblant de dormir : on sait très bien.

J'ai ma poupée, j'ai ma balle rouge, j'ai ma petite épicerie ; j'ai aussi ma patinette, mais je n'aime pas beaucoup ça et c'est plutôt Riquet qui joue avec. Comme livres, j'ai *Sans famille*, et puis *La Roulotte*, et puis *David Copperfield*. En général, j'aime mieux les histoires tristes où on a un peu envie de pleurer ; mais il faut qu'elles finissent bien.

À l'école, j'ai été première en dessin, mais, à part ça, je ne peux pas dire que ça marche très bien, surtout pour les problèmes, pour la géographie, pour l'histoire, et aussi pour les rédactions où la maîtresse dit que je fais trop de fautes de français. Eh bien, que dirait-elle si elle voyait mon journal ? Elle me mettrait zéro, bien sûr, mais c'est trop compliqué de faire attention !

Et quoi encore ? J'adore les marrons glacés, la soupe au potiron et la crème au chocolat. Je déteste les salsifis, le foie de veau, les poireaux à la vinaigrette. J'ai eu la rougeole, mais pas la varicelle. Estelle et moi, on a des robes vert foncé, et puis, pour le dimanche, des belles en velours bleu, avec des petits galons qui font très chic.

Je crois que c'est tout.

Mercredi 11 février.

Quelle journée ! J'ai tant pleuré que j'en ai mal au cœur, et mon mouchoir est tout trempé. D'abord, pour commencer, voilà que j'avais fait cette nuit un très beau rêve. J'ai voulu le raconter à Estelle, mais elle a mis ses deux mains sur ses oreilles pour ne rien entendre : c'est toujours comme ça ; ses rêves à elle, il faut que je les écoute d'un bout à l'autre, et elle en ajoute ; et puis, quand c'est les miens, elle fait la sourde.

« Tant pis, ai-je pensé, je vais le raconter à Riquet. »

Lui, il a bien voulu, mais à condition que je lui lave les genoux avant. Et ils étaient sales !

— Ce n'est pas de ma faute, m'a-t-il expliqué, j'ai fait le chameau tout le temps, hier, à la récréation.

Je lui ai conseillé de le laisser faire un peu aux autres, mais il dit que c'est lui qui le fait le mieux.

Oui, mais à force de parler du chameau, j'ai complètement oublié mon rêve ; c'est malheureux alors !

« Bon, me dis-je, à l'école, au moins, ça ira bien. »

Mais ç'a été tout le contraire. La maîtresse nous annonce :

— Je vais vous poser une question qui vous amusera : quel est, à votre avis, le plus beau mot de la langue française ? Allons, cherchez !

Ça ne nous amusait pas du tout, mais il a bien fallu faire semblant. Carmen Fantout lève la main la première et crie : « Sagesse ! » Je la connais : c'est une hypocrite ; elle a dit ça pour faire croire qu'elle est toujours sage. Violette Petiot a dit : « Caramel » parce qu'elle les adore ; Tiennette Jacquot : « Vacances » ; Jacqueline Mouche : « Noël » ; Marie Collinet : « Soleil » ; Lulu Taupin : « Dormir », enfin, chacune a choisi ce qu'elle préférait.

— Tout cela est bien banal, a soupiré M^{lle} Délice ; voyons, Aline, toi qui as de l'imagination, tâche de dénicher quelque chose de mieux !

Je me sens si fière d'avoir de l'imagination que je décide de trouver un mot très drôle, qui fasse rire tout le monde. Je cherche, je cherche... Ah ! j'ai trouvé, et je crie : « Torticolis ! »

Ç'a été un succès, en effet ; toutes les élèves riaient tellement qu'elles en pleuraient ; il n'y avait que la maîtresse qui ne riait pas.

— Tu ne me feras jamais croire, m'a-t-elle dit, que « torticolis » est, pour toi, le plus beau mot de la langue française !

J'ai voulu protester, dire que j'aimais beaucoup « torticolis », vraiment, et que... et que... Au milieu de ma phrase, voici que le fou rire me prend ; je me mords les lèvres jusqu'au sang, j'essaie de penser à une chose triste ; rien à faire, je ris toujours !

M^{lle} Délice me montre le couloir :

— Allez donc un peu dehors, mademoiselle, cela vous calmera !

Et voilà ! Je suis restée à la porte jusqu'à la fin de la classe, et j'ai eu un zéro de conduite. C'est trop fort, parce que, enfin, m'a-t-on demandé, oui ou non, d'avoir de l'imagination ? J'en ai, et on me punit à cause de ça !... « Maman me comprendra ! » me suis-je dit pour me consoler. Mais maman s'est fâchée : « Ce n'est pas ta sœur qui aurait raconté

une bêtise pareille ! » a-t-elle déclaré, et elle n'a pas voulu m'embrasser. Je me suis cachée derrière le rideau et je pleure, je pleure. Personne ne m'aime, voilà la vérité. Si j'attrapais la varicelle, pour les punir, ou même la fièvre typhoïde ? Je serais morte, et ce serait bien fait !

Ah, que c'est triste d'être triste !

Jeudi 12 février.

Comme nous nous sommes amusés, cet après-midi ! Maman nous avait donné 1,50 franc à chacun, et nous avons été à la fête de la place Blanche, où j'avais tant envie d'aller. J'étais tellement contente qu'en essuyant la vaisselle, j'ai cassé une soucoupe (celle de la tasse bleue), mais tant pis ! Maman nous avait recommandé de tenir Riquet par la main pour qu'il ne se perde pas, mais elle avait oublié de dire si ce devait être Estelle ou moi ; alors on s'est disputées et, pour finir, on lui a pris chacune une main ; il était furieux, mais, comme dit Estelle, nous sommes les aînées et il faut bien qu'il nous obéisse. Et puis, tout de suite après, on a recommencé à se disputer parce que chacun voulait monter sur quelque chose de différent. On criait ; Riquet : « Sur les avions ! » Estelle : « Sur les chevaux qui montent et qui

descendent ! » Moi, j'aimais plutôt mieux les balançoires, les rouges surtout, qui avaient une musique. Finalement, on a choisi les chevaux : 50 centimes le tour, ce n'était pas cher, d'autant plus qu'ils étaient très beaux et qu'ils tournaient à une vitesse... en haut, en bas, en haut, en bas... Au commencement c'est amusant, mais après, on se sent drôle et, quand ça s'est arrêté, j'avais mal au cœur.

— Écoute, me dit Estelle, on va acheter du nougat, ça te guérira tout de suite !

Nous voilà partis ; mais, tout d'un coup, zimbaboum !... Cela venait d'une baraque verte : une loterie. On se faufile au premier rang. Un clown multicolore, grimpé sur une échelle, montre un tas de belles choses qui sont rangées dans le fond, autour de la grande roue.

— Approchez, crie-t-il, approchez ! À tous les coups l'on gagne ! Champagne du cru, services de table, canifs, cuillers, fauteuils de velours, bonbons, coussins, vases, pendules... 50 centimes la partie, 50 centimes seulement, et vous montez votre ménage !

— Oh, fait Estelle, si on essayait, rien qu'une fois ? J'aimerais tant gagner ce beau vase-là, à fleurs roses !... On joue ?

— Oui, oui ! crions-nous.

Je mets mes 50 centimes sur le 5, Riquet met les siens sur le 8, Estelle, sur le 2.

La roue tourne, s'arrête.

— Le numéro 8 !

— C'est moi ! hurle Riquet. Je veux un canif !

Du coup, on a rejoué tous les trois sur le 8, cette fois-là, et le 8 est ressorti ! C'est plutôt de la chance !... On était rouges, rouges, comme si ça avait été mal, et tout le monde nous regardait. Riquet a choisi un gros nougat, Estelle, son vase à fleurs ; mais, moi, je ne savais pas.

— Dépêchez-vous ! grommelait le clown qui ne riait plus du tout.

Que prendre ? Un coussin ? Une pendule ? J'ai fini par montrer la pendule, mais mon doigt tremblait tellement que le clown a cru que c'était le coussin. Ça ne fait rien, car il est magnifique, en velours vert, avec, dessus, un cygne en or. Après, on est partis : on en avait plein les bras. Et c'est maman qui a été étonnée ! Elle a placé mon coussin sur le vieux fauteuil de la salle à manger, juste là où il y avait une tache d'encre, et ça cache tout, et elle voulait mettre le vase d'Estelle sur la cheminée, à côté de la boîte en coquillages ; mais Estelle

n'a jamais voulu, parce qu'elle disait que le vase était à elle.

— Il sera tout autant à toi ici qu'ailleurs, lui a dit maman.

Mais elle a commencé à pleurnicher, et ma petite maman par-ci, et ma petite maman par-là, et je veux mon vase, et je l'aurai. Finalement, le vase est dans notre chambre, sur la toilette, et ça va être commode pour se laver, avec ce grand truc-là à côté de soi ! Mais Estelle est ravie ; elle a tant embrassé maman qu'elle a fini par la faire tomber à la renverse sur le fauteuil, en plein sur mon coussin. Alors on a fait une ronde, en chantant sur l'air de « Malbrough » :

*À tous les coups l'on gagne
Coussinet, coussinet, coussinette
À tous les coups l'on gagne
Un vase en beau cristal !*

— Ah, folles, folles ! répétait maman, vous ne pourriez pas être plus raisonnables, à votre âge ?

Mais elle riait, tout en parlant, et, quand papa est rentré et qu'il a vu toutes nos belles affaires, il a dit qu'il fallait fêter ça et il est descendu acheter des gâteaux pour le dessert. Riquet et moi, on a eu

un éclair au café, et Estelle, une tarte aux cerises, et si j'avais su, j'aurais pris la tarte, parce que, dans les éclairs, il n'y avait presque pas de crème. Mais c'était bon quand même.

Après on a joué aux dominos, et papa a eu beau chanter : « À tous les coups, je gagne », c'est lui qui a perdu tout le temps, ce qui nous a tant fait rire que M^{me} Petiot (la voisine) a envoyé Violette pour savoir ce qui se passait.

J'ai oublié de dire que je ne suis plus triste.

Samedi 14 février.

Une devinette : pourquoi les blanchisseuses n'ont-elles jamais d'indigestions ?

Réponse : parce qu'elles font des repas sages.

Elle est bonne ? C'est Tiennette Jacquot qui me l'a passée, pendant la classe de couture.

Samedi après-midi.

Je n'ai pas pu aller à l'école cet après-midi ; c'est à cause de Riquet. Papa lui avait pourtant bien défendu de couper le pain tout seul, mais voilà, il voulait essayer son beau canif ; alors, pendant que papa lisait son journal et que maman versait le café, il s'est faufilé dans la cuisine pour se tailler une

tartine avec. Ah, comme il s'est coupé, il y avait du sang tout le long de sa culotte, et jusque par terre ! Maman lui a noué un mouchoir autour du doigt ; mais ça traversait, et il hurlait si fort qu'Estelle et moi, nous nous sommes mises à pleurer et que maman en était toute pâle.

— Oh ! a-t-elle dit, je ne saurai jamais m'en tirer, ça saigne trop, il vaut mieux le conduire chez le pharmacien ! Mais moi, je ne peux pas, il faut que je porte à la poste, avant deux heures, le pull-over pour tante Lotte... et papa qui est déjà en retard... Alors, toi, Estelle ?

Estelle a protesté : elle avait justement sa composition de sciences où elle est toujours la première. Aussi ç'a été moi, forcément. Ça m'ennuyait un peu, pas tant à cause de la classe (calcul) que parce que, à la récréation, on joue au voyage, et que c'était à mon tour de faire la mère qui donne des gifles. Enfin, tant pis. J'ai traîné Riquet chez le pharmacien ; il avait très peur, mais, en fin de compte, ça s'est très bien passé. Le pharmacien lui a lavé son pouce avec de l'eau oxygénée, et puis il lui a mis de la pommade rose, et puis de la gaze, et puis un pansement très gros, et, pour le consoler, il lui a donné cinq boules de gomme. Ça a coûté 2 francs, et, quand on est

repartis, Riquet commençait à être très fier ; il tenait son pouce dressé devant lui, comme une bougie, et il faut avouer qu'il en faisait un effet, avec son pansement et sa culotte tachée de sang ; on aurait dit un vrai drame ! À la maison, la concierge, M^{me} Misère, est sortie de sa loge en levant les bras au ciel :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! misère, le pauvre enfant est blessé !

J'ai tout raconté en détail, et elle nous a donné à chacun un bonbon au goudron contre le rhume de poitrine : c'est mauvais comme tout, mais on n'a pas osé refuser ; seulement, une fois dans l'escalier, on l'a craché bien vite et on a repris une boule de gomme, pour faire passer le goût.

Mais tout le monde nous avait entendus ; au second, des portes s'ouvrent, je reconnais la petite voix inquiète de grand-mère Pluche, et celle de M^{lle} Noémie qui répondait :

— Ça ne m'étonne pas : des enfants élevés comme ça, il leur arrivera n'importe quoi !

Ce qui n'empêche pas que, dès qu'elle nous a vus, elle nous a invités à entrer chez elle pour qu'on lui explique.

— Allons-y, m'a soufflé Riquet, elle nous offrira peut-être quelque chose !

Eh oui, on a eu du cassis et, pendant que je racontais mon histoire, grand-mère Pluche est entrée avec deux petits pots de crème au chocolat qu'elle venait de faire pour Gabriel (c'est son petit-fils). C'était encore tout chaud, et d'un bon !

— Mangez, mangez, nous disait-elle, ça creuse, des émotions pareilles ! J'imagine ça, si c'était arrivé à mon douillet de Gabriel !

Et, quand on a eu mangé, M^{lle} Noémie a fait lécher le fond des pots à son chien Mitaine. Mais moi, j'en avais assez, et j'ai dit qu'il fallait qu'on monte pour que Riquet change de culotte.

— Alors, dit Riquet, une fois dehors, alors, c'est fini ? C'était pourtant très amusant d'avoir mal ! Et les Fantout ? Et maman Petiot ? Ils n'auraient pas pu se déranger, ceux-là ?

— Plains-toi un petit peu fort, lui dis-je, peut-être qu'ils t'entendront.

Et, juste comme il essayait, voilà maman Petiot qui monte quatre à quatre de chez les Fantout où elle venait de faire la lessive. Elle prend mon Riquet dans ses grandes mains encore mouillées, elle le cajole, elle le dorlote.

— Eh, ça vaut bien un caramel, cette affaire-là, hein, mon agneau ?

Riquet me lance un petit clin d'œil :

— Si vous voulez, madame Petiot !

Et on en a eu chacun quatre, des caramels, avec, en plus, un morceau de gâteau de riz gros comme mon poing ! À la fin, on ne pouvait plus avaler, surtout qu'il a fallu encore tout raconter.

— Ta mère aurait dû venir me chercher chez les Fantout, a dit M^{me} Petiot ; je l'aurais fait, moi, ce pansement !

Mais, à ce moment-là, Nono s'est mis à crier (il perce des dents) ; on est partis, et maman Petiot m'a dit que Violette viendrait m'apporter, à quatre heures, les devoirs et les leçons pour lundi.

En attendant, je me suis dépêchée de ranger la salle à manger qui était restée en désordre et, en balayant, j'ai trouvé le canif par terre. Riquet l'a pris, et puis il a regardé son pansement.

— Il coupe tout de même joliment bien, mon canif ! a-t-il dit, plein d'admiration.

Dimanche 15 février.

Voici la maison, avec les noms des locataires. J'aurais voulu la mettre en couleurs, mais je ne trouve plus mes crayons, et Estelle ne veut pas me prêter les siens.

Xavier-Laurent Petit
Le Monde d'En Haut

— À vous entendre, on croirait que Suburba est une prison ! Vous n'avez pas tout ce qu'il faut, peut-être ? Des cinémas, des salles de concert, des stades et je ne sais quoi encore...



Réfugiés dans un monde souterrain depuis 2028 pour échapper aux grandes pollutions terrestres, les habitants de Suburba sont pour la plupart parfaitement adaptés à cette vie organisée pour eux. Certains pourtant s'interrogent : est-il

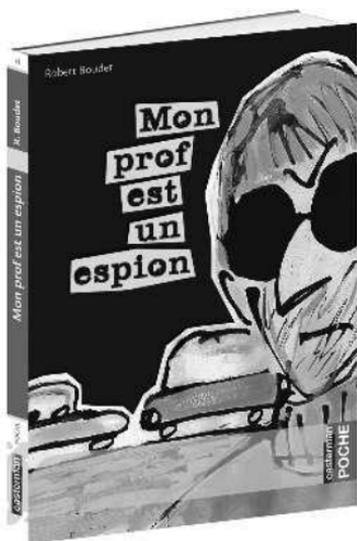
vraiment impossible de retourner vivre à l'air libre ?

Combattre pour la liberté.

Robert Boudet
Mon prof est un espion

*C'est bizarre, se dit Max le Futé,
on dirait qu'il a quelque chose à cacher.
À la récré, l'émotion était à son comble.
— On n'a jamais vu un prof comme ça !*

Max est bien décidé à percer ce mystère. Ses amis Bébé Plume, Sonia et le vieux commissaire Charvin ne seront pas de trop pour l'aider à comprendre le secret de l'étrange prof de français.



*Un mystère
au collège.*